

INSTALLATION

DE

M. Ismaïl Kadaré

Associé étranger

Présidence de M. ALAIN PLANTEY
Président de l'Institut, Président de l'Académie

Discours de MM. Alain Plantey
Henri Amouroux , membre de l'Académie
et
Ismaïl Kadaré

Séance du lundi 28 octobre 1996



PARIS
PALAIS DE L'INSTITUT

DISCOURS

de

M. Alain Plantey

Président de l'Institut
Président de l'Académie

Monsieur le Ministre,

S.E. M. le Président de la République d'Albanie a bien voulu vous déléguer à l'effet de le représenter à la cérémonie au cours de laquelle M. Ismaïl Kadaré va être installé en qualité de membre associé de notre Académie.

L'Académie est sensible à l'honneur que lui fait S.E. M. le Président Sali Berisha et à l'honneur que vous lui faites vous-même. Elle vous salue particulièrement ainsi que S.E. M. l'Ambassadeur d'Albanie à Paris et les autres chefs de mission diplomatique qui honorent de leur présence cette séance solennelle.

Le message que S.E. M. le Président de la République d'Albanie nous a envoyé est le suivant :

« Monsieur le Président Berisha considère l'entrée du grand écrivain Kadaré à l'Académie des Sciences morales et politiques comme un événement d'importance particulière pour toute la culture albanaise et comme un témoignage des efforts nobles que fait la France pour faire connaître la culture et l'histoire albanaises. L'Albanie lui en sera toujours reconnaissante ».

L'Académie est sensible à ce témoignage et en remercie son illustre auteur.

Suivant l'usage, je m'adresserai maintenant à notre nouveau confrère.

Monsieur,

L'Académie des Sciences morales et politiques vous a récemment appelé à succéder au grand philosophe et moraliste Karl Popper, en qualité de membre associé. Vous rejoignez ainsi d'autres hautes personnalités étrangères, certes en trop petit nombre compte tenu de l'internationalité de la culture et de la science. Bien entendu, l'Académie vous connaissait déjà puisque, tenant compte de vos éminents mérites, elle vous avait, en 1989, élu correspondant en sa section d'Histoire et de Géographie. Tout à l'heure, notre confrère Henri Amouroux aura la magnifique mission de rappeler les traits principaux de votre personnalité et de votre œuvre, dont les qualités sont partout appréciées.

Pour ma part, je souhaite situer cette élection, unanime, dans son contexte idéologique et historique. Car si vous êtes incontestablement un écrivain, vos ouvrages ont, dans le monde

entier, une signification puissante, poignante, par certains aspects terribles, qui fait d'eux des actes politiques. Vos autorités nationales ne s'y étaient pas trompées, Pas davantage la foule de vos lecteurs, attentifs à l'expression des angoisses séculaires d'une partie de notre vieille Europe et bouleversés par les événements dramatiques qui s'y déroulent aujourd'hui.

Car, en vous choisissant, nous avons désigné un Européen certes, mais un Européen d'un genre particulier, un Balkanique, qui plus est un Albanais, le représentant éminent de l'une des nations et de l'une des cultures les plus authentiquement balkaniques.

Les « Balkans », c'est-à-dire les montagnes, péninsule dont la morphologie est d'une inquiétante originalité, terre de passage ouverte à des climats excessifs et à des vents sauvages, croisée de routes entre la rude steppe et la douceur des rivages, carrefour de civilisations. Vus d'avion, pour un Asiatique, les Balkans sont déjà l'Europe avec ses horizons limités, Europe cloisonnée mais jamais impénétrable ; pour un Occidental, ils sont encore l'Europe, mais si difficiles à connaître, plaines fragmentées, vallées étroites, plateaux sévères, pitons refuges, tribus dispersées. En Albanie, vous en savez quelque chose, Monsieur.

A la dislocation des terres, répond le morcellement des peuples. Tous les observateurs s'accordent : en remontant même au néolithique, il n'existe pas d'homme balkanique, de race balkanique. Migrations et invasions ont superposé des strates ethniques, mélangé les types physiques, compliqué les caractères humains et les relations sociales. Pélasges, Doriens, Gaulois, Illyriens, Scythes, Romains, Goths, Byzantins, Huns, Bulgares, Serbes, Turcs s'y sont rencontrés et combattus. Tous ont laissé des traces, nul n'a unifié la péninsule.

La religion comme élément d'identité populaire a été, de ce fait même, facteur d'hostilité, d'abord entre chrétiens d'allégeances opposées, ensuite et surtout entre chrétiens et musulmans lorsque la souveraineté ottomane a mis à profit ces divisions pour s'installer durablement par la force militaire, même en Albanie où, au XV^e siècle, la lutte pour l'indépendance avait un moment triomphé avec Georges Castriote, illustre sous le nom de Scander-Beg.

Dès avant cette irruption, toutes les puissances européennes ont été tentées par l'aventure balkanique, chacune pour son compte naturellement. L'Italie romaine bien entendu, puis vénitienne, plus tard fasciste. Venant du Danube, la germanité autrichienne et allemande, catholique mais parfois alliée aux musulmans, accompagnée du dynamisme hongrois ; la thalassocratie anglaise dominant les îles et les ports méditerranéens ; le panslavisme russe et orthodoxe tentant de vassaliser les nations émergentes pour contourner les détroits ; la culture de la liberté aussi, symbolisée par la France, sa littérature, son droit, sa philosophie et représentée aussi par le sacrifice de ses soldats dont les tombes jalonnent l'avancée des troupes libératrices de Franchet d'Esperey.

Ainsi les querelles qui divisent les peuples balkaniques ont-elles fait de leurs pays des champs de bataille où les étrangers sont venus s'affronter durant des siècles. Les rivalités se sont accrues dès la désagrégation et l'effacement de la prépondérance ottomane. Un moment, les dominants s'intitulèrent « puissances aux intérêts généraux » et s'instituèrent membres permanents d'un concert européen, qui s'est d'ailleurs rapidement brisé. Les problèmes stratégiques de cette partie du monde sont si prenants que, face aux Balkans, il n'y a pas d'Europe unie. Les Balkaniques le savent et en jouent.

J'ai évoqué le rôle politique, diplomatique et culturel de la France dans cette Europe encore en devenir. Avec vous, Monsieur, il s'agit bien de cela. C'est en effet, chacun dans sa

langue ressuscitée par les moines, les poètes, les orateurs, qu'à l'époque et à l'image des réveils hongrois, polonais, tchèque, les peuples balkaniques ont puisé la force de rejeter la mainmise ottomane. Après l'œuvre de Cyrille et Méthode, la langue liturgique s'était définie chez les Slaves, puis ailleurs. Toutefois ce sont les parlers laïques ancestraux qui, grâce à la littérature écrite ou orale, se sont constitués au cours du siècle passé en édifices culturels : roumain, serbocroate, bulgare, albanais, notamment. Mais ces parlers vivent de façon autonome, au point que sur ce petit espace coexistent quatre alphabets différents, chacun dans son écriture.

Ainsi la langue, phénomène naturel, est-elle venue à l'appui des vocations nationales dans un jeune foisonnement dont l'Albanie a donné l'exemple. Le fait national s'est traduit par l'apparition d'Etats, fragiles dès lors que le brassage des populations avait empêché l'acceptation de véritables frontières. Religions et langues s'allièrent pour engendrer des disputes interminables. Seule, héritière du peuple illyrien de l'Antiquité, mais dans un espace plus restreint que celui qu'il occupait, l'Albanie avait, avant même la Première Guerre mondiale, su affirmer, dans l'ensemble, son identité territoriale, institutionnelle et linguistique, sur le fondement de formes d'organisation et d'expression patriarcales, d'origine indo-européenne et largement influencées par l'héritage latin.

Il reste que la mémoire collective des peuples balkaniques, et notamment du peuple albanais, a été marquée par des siècles de domination ottomane, la Turquie y exerçant une étroite police politique, y choisissant des chefs à investir de commandements dans tout l'empire et à la tête des armées, mais aussi y prélevant l'impôt, des récoltes et aussi des garçons à incorporer. A peine cette oppression écartée, lui succédait, pour moins longtemps heureusement, celle du conformisme communiste, stalinien ou non, dont l'Albanie a aussi été l'une des victimes. Chrétienne avant de devenir en majorité musulmane, puis largement laïque, cette nation avait, au sein de l'empire ottoman, conservé son originalité grâce à la force de ses traditions et au caractère de son peuple. Vos romans en portent le témoignage. Mais votre patrie n'avait pu échapper à la dictature d'une oligarchie qui s'affirmait maoïste et qui, en 1967, était allée jusqu'à interdire les pratiques religieuses.

Chez vous, Monsieur, l'oppression a marqué l'homme et l'œuvre. Elle vous a poussés en avant, vous et votre talent. Elle vous a obligé à l'authenticité et à la vigueur. Grand et précoce romancier, vous avez lancé un message doté d'une signification mobilisatrice et apporté, au monde et notamment ici, la preuve de la force et de l'efficacité du cri vers la liberté lorsqu'il est sincère et talentueux. Le « Pays des Aigles » était celui de la dernière dictature marxiste rétrograde. Cette dictature, vous l'avez combattue. Votre œuvre l'a combattue, œuvre toute entière dirigée contre le totalitarisme, ses formes multiples et diverses. Si, aujourd'hui, comme beaucoup en Europe centrale et balkanique, l'Albanie regarde vers l'Occident libéral, cet Occident dont en réalité le communisme avait peur, c'est notamment grâce à vous.

Cet appel, la France l'a entendu. Son écho résonne en une période de grand trouble, où tous, et notamment les peuples balkaniques, s'interrogent sur les chances de survie de l'indépendance et de la civilisation de ces nations. Plus encore qu'ailleurs, dans les Balkans ce sont les affrontements culturels qui ont été les plus cruels. La Grèce antique elle-même ne nous a-t-elle pas légué l'horreur des pires tragédies ? Mais n'a-t-elle pas fait naître de drames atroces la beauté la plus pure ?

Maintenant, au lieu de cultiver les oppositions et rivalités, cherchons les ressemblances. Constitués ou non en nations, voire en Etats autour de belles capitales, les peuples balkaniques n'ont pas cohabité pendant des siècles, voire des millénaires, sur une même terre

sans apparenter leurs mœurs et leurs usages. Partout l'amour d'un sol difficile, la force des traditions familiales, l'opposition entre paysans et citadins, le culte de l'honneur poussé jusqu'au crime, le goût de la liberté, la ferveur romantique, née pour partie de l'illyrisme napoléonien, ensemble de caractères dont nous constatons malheureusement la puissance explosive et anarchique, alors qu'ils pourraient fonder la paix, alors surtout que la société moderne a diminué la force des aristocraties et des féodalités, introduit le goût de l'information médiatisée et des biens de consommation, stimulé la laïcité dans les rapports communautaires.

Il reste que depuis un siècle, les Balkans ont donné et donnent encore l'exemple exceptionnel d'un réveil politique fondé sur des renaissances culturelles, énergiques et spontanées. La haine n'y est pas une tradition, elle a été construite à partir d'une diversité légitime, respectable, qu'avait d'ailleurs abritée le cosmopolitisme turc. A ces peuples meurtris dont les élites se sentent abandonnées, il est temps de lancer un message d'espoir. Qui peut mieux que la France leur exprimer l'estime que mérite chacune de leurs civilisations, l'encouragement dans la voie de la liberté démocratique et l'affection d'un Occident européen aujourd'hui unifié, pacifique et pacifiant, s'il ne tombe pas à son tour dans une sorte de tribalisme suscité de façon incohérente ?

En ce sens aussi, votre élection en notre Compagnie revêt une valeur morale, celle du respect que chacun doit à l'identité et à l'originalité de l'autre. Qu'il s'agisse de personnes, de tribus ou d'Etats, le principe est le même : la paix ne s'établit, ni sur la terre ni dans les cœurs, sans un retour aux fondements des sociétés. Dans les Balkans il s'agit de l'attachement à un coin de terre, de la ferveur des solidarités traditionnelles, mais aussi de la tolérance des religieux et des religions, de l'ouverture des voies de communication nécessaires à la compréhension mutuelle des hommes, du retour des élites, dont beaucoup ont été formées en France, au commerce des biens et des idées.

Quelle que soit l'intermédiation de telle ou telle institution internationale, quelle que soit la diplomatie de telle ou telle puissance extérieure, l'œuvre ne pourra être que superficielle et temporaire si l'effort de discipline et de dépassement des antagonismes ne vient pas des peuples intéressés et particulièrement de leurs élites. Les Empires ont disparu mais qui ne voit combien les peuples balkaniques sont restés interdépendants ? Dans l'avenir, leur sort sera aussi lié que par le passé. Leur véritable destinée est donc de rester et de vivre en harmonie. Le moment est donc venu de signifier le refus des simplifications fanatiques et violentes, de revenir à l'hospitalité séculaire et sacrée que l'on doit à l'étranger, de confédérer tribus et nations dans le respect mutuel des intérêts, des cultures et des religions. Alors l'originalité de chacune pourra faire la force de leur alliance.

Vous avez montré, Monsieur, la puissance éthique et politique du message littéraire lorsqu'il repose sur le courage et sur le talent. Votre place est bien parmi nous.

DISCOURS

de

M. Henri Amouroux

Membre de l'Académie

Qui recevons-nous aujourd'hui ? Le romancier Ismaïl Kadaré, l'un des plus grands de notre temps, qui vient prendre place parmi les associés étrangers de notre Compagnie ? Sans doute. Mais, en 1989, Ismaïl Kadaré avait été élu membre correspondant de la section d'histoire et de géographie de notre Académie. Un romancier dans la section d'histoire et de géographie ? Il m'était revenu alors, Ismaïl, de dire à mes confrères, immédiatement persuadés, que votre œuvre toute entière était inséparable de la géographie d'un pays que Ptolémée, le premier, appela Albanoï, mot dont on pense qu'il faisait ainsi référence aux montagnes, ces montagnes, qui occupent les deux tiers du territoire, ont été le refuge non seulement de toutes les résistances à toutes les occupations mais aussi de la musique, des danses, des costumes, des coutumes et, ce qui est essentiel, de la langue albanaise.

Vous appartenez, Ismaïl, au « Pays des Aigles », un pays, écrivez-vous, couvert *de montagnes rocailleuses et de nuages de colère, montagnes hautes et froides, toiles de fond d'un décor de tragédie* — c'est ainsi que débute *Le général de l'armée morte* — montagnes qui — comme dans *l'Illiade*, où les nymphes divines vivent sur le *Siphyle, au milieu des pics solitaires* — sont un moyen, pour l'homme d'entrer en contact avec la divinité.

Vous êtes le metteur en scène des nuages qui, remplissant le *ciel d'un hurlement de tonnerre, descendant, descendant toujours plus comme s'ils cherchaient les morts*, sont en funèbre harmonie avec le massacre sur lesquels s'achève *La commission des fêtes*.

Vous jouez avec les mois et les saisons. Vos romans s'appellent *Le Grand hiver, Avril brisé, Le printemps albanais*.

La pluie et le brouillard, qui sont vos amis, font leur apparition dès les premières pages du roman qui vous révéla au monde : *Le général de l'armée morte*, et l'un de vos personnages remarque que *les événements les plus étranges se produisent toujours en automne*.

Géographe donc. Mais historien également.

Vos romans ne sont pas ce qu'il est convenu d'appeler des romans historiques, soutenus par des documents d'archives et d'ingénieuses reconstitutions.

Ce sont des romans nourris de votre histoire nationale et des traditions orales, une histoire que vous organisez et modélez à votre gré à l'aide de souvenirs amalgamés, à l'aide des légendes, ces légendes qui jouent un si grand rôle dans la vie sentimentale de l'Albanie, une

histoire où se côtoient *comme dans un brouillard* — c'est vous qui l'écrivez — mythologies grecques, égyptiennes, byzantines et assyriennes.

Vous n'hésitez pas à faire bouger les siècles. Lorsque vous écrivez *Les Tambours de la pluie*, que vous importe que Georges Kastrioti, dit Skander Beg, prince d'Albanie et d'Epire, qui tint en échec deux sultans, et dont l'héroïsme fut chanté par notre Ronsard :

*O l'honneur de ton siècle, ô fatal Albanais
Dont la main desfait les Turcs vingt et deux fois
La terreur de leur camp, l'effroi de leurs murailles,*

oui, que vous importe, que Skander Beg ait vécu au XV^e siècle. C'est moins le dernier combat, celui de 1468, qui compte pour vous, que la permanence de l'oppression et la permanence de la résistance.

Car, Ismaïl, il faut savoir vous lire.

Vous avez eu, un jour, cette phrase d'une amère vérité ! J'ai *connu la littérature avant, bien avant de connaître la liberté*. C'est la littérature d'ailleurs qui vous conduira, et bien d'autres hommes avec vous, grâce à vous, à la liberté.

Vous avez également dit : *Nul n'ignore que, sous un régime tyrannique, un grand écrivain isolé est un peu comme un arbre marqué pour être abattu*. En 1989, si votre élection de correspondant dans notre Académie allait au romancier-historien-géographe, elle avait aussi pour but de défendre un grand écrivain que cette Police de la Pensée, fille du ministère de la Vérité, dont parle Orwell, dans son admirable *1984*, surveillait et menaçait.

Votre éditeur, de nombreux écrivains, en France comme à l'étranger, la branche londonienne d'*Amnesty*, mue par l'une de vos admiratrices, présente aujourd'hui, s'inquiétaient, protestaient, agissaient.

Nous avons voulu nous joindre à eux dans l'espoir que, liens ténus entre le Quai de Conti et Tirana, ces messages qui, presque hebdomadairement, vous portaient l'écho de nos débats, alerteraient vos persécuteurs en leur désignant la ligne à ne jamais dépasser.

Notre bouclier a-t-il été efficace ? Nous l'avions voulu tel. Eric Faye, compagnon de tous vos livres, qu'il préface et explique, commentateur remarquable et remarqué il y a quatre jours à peine, par le choix de la fondation Del Duca, commentateur d'une œuvre avec laquelle il est en communion de cœur et d'esprit, observe justement qu'Orwell, Huxley, Nabokov n'ont pas écrit sur le totalitarisme proprement dit, car ils n'avaient pas accès à ce qu'il appelle *la matière première*, mais sur la vision que l'on en avait en Occident.

Les dissidents soviétiques eux-mêmes ont publié après la déstalinisation, lorsque le régime assoupli autorisa, dans Novy Mir, la publication d'*Une journée d'Ivan Denissovitch*.

Mais, Ismaïl, vous viviez, vous écriviez dans une ville où se dressait, haute de plus de dix mètres, une statue de Staline qui ne disparaîtra que le 22 décembre 1990 ; vous viviez, vous écriviez dans un pays qui sera le dernier, il y a moins de six ans, à se délivrer d'un totalitarisme qui avait pris naissance à la libération — libération / totalitarisme comme l'accouplement des

deux mots fait horreur — et cependant, pour près de la moitié de l'Europe, en 1945, la libération signifia simplement le changement de maître.

Né en 1936, vous avez donc connu 45 années du totalitarisme dans tous ses états. Car le totalitarisme n'a rien d'une ligne droite : c'est une ligne faiblement brisée, une ligne ondulée, qui, parfois, laisse provisoirement en repos les patients.

Les bourreaux du Moyen Age avaient la pratique de ces rémissions. Entre deux supplices, ils retiraient le fer rouge, desserraient les chaînes et les cordes. Les totalitarismes du XX^e siècle ont appris, eux aussi, à varier leurs méthodes.

Jeune, vous obtiendrez une bourse pour l'Institut Gorki de littérature de Moscou. Car, pour le pouvoir, qui a deviné le talent du lycéen, auteur de poèmes dépassant de très loin les poèmes qu'écrivent dans leur printemps tous les adolescents, il importe que vous deveniez un bon écrivain, c'est-à-dire un écrivain qui *pense bien*. La *bonne littérature* telle qu'on l'enseigne à Moscou ne vous ayant pas séduit vous attendez 1960 et 1962 pour publier, en Albanie, dans la revue littéraire *Drita*, des textes qui seront immédiatement critiqués car ils ne font pas référence au Parti du travail, n'épousent aucun des dogmes à l'honneur.

Lorsque l'Albanie officielle, changeant d'amour, rejetant l'URSS post-stalinienne à ses yeux trop laxiste, pour, seule au monde, par-delà des milliers et des milliers de kilomètres et des siècles de civilisation, épouser les rigueurs les plus caricaturales du petit livre rouge, vous serez envoyé deux ans durant dans les montagnes du Sud à la rencontre du peuple... comme si vous ne le connaissiez pas, le peuple, votre peuple !

La tension s'étant relâchée, vous êtes, sans l'avoir sollicité, nommé député en 1970. Comme il est facile à ceux qui sont loin des périls de donner leur arrogant courage en exemple à ceux qui se trouvent dans la cage où le pouvoir absolu les tient captifs. Qu'ils refusent les honneurs, ils sont exclus, emprisonnés, ou, et c'est là une forme de geôle, interdit de publication, ce qui sera, Ismaïl, votre sort à plusieurs reprises. Qu'ils acceptent ces avantages, ces honneurs, et les voilà compromis, complices, entravés par de douces mais contraignantes chaînes.

Comme il est difficile le rapport de l'écrivain avec le pouvoir totalitaire

Presque obligatoirement, entre l'esprit et la force, doit s'établir un double jeu.

Dans un pays orgueilleusement et peureusement replié sur lui-même, qui ne veut rien connaître des religions — elles ont été interdites en 1967 —, rien savoir et rien apprendre d'un Occident présent aux balcons des frontières, vous vivrez ainsi entre espoir et désespoir, entre périodes de libertés mesurées — un voyage aux Etats-Unis dans le cadre surveillé d'une mission, votre premier voyage à Paris, en 1971, la publication élogieusement saluée du *Général de l'armée morte* — et périodes de glaciation, après la publication du *Grand Hiver* et la non-publication de ce poème *Les Pachas rouges* qui vous vaudra une nouvelle condamnation au travail manuel et l'interdiction, pour un temps, de toute œuvre romanesque.

En vérité, les persécutions ne viennent pas uniquement d'un pouvoir oscillant, à votre égard, entre admiration et crainte. Autant que du pouvoir, vous souffrez des thuriféraires du pouvoir qui, de leur plume serve, dénoncent votre plume libre, et, obscurs au-delà des frontières, jaloussent des succès qui leur rongent le cœur. Dans *Le Firman aveugle*, écrit en

1984, mais dont la censure ne permettra la publication qu'en 1991, vous mettez en scène le tribunal populaire devant lequel comparait le poète le plus célèbre du pays. Ses confrères, qui ont appelé à la délation et se sont fait délateurs eux-mêmes, lui reprochent les mots à double sens dont son œuvre est semée. La foule des jaloux n'a plus alors qu'à s'interroger sur le moyen par lequel, comme tous les porteurs de mauvais œil, de plus en plus nombreux, dans le pays, il sera privé de l'arme du crime : ses yeux. Emploiera-t-on les barres de fer à deux pointes, l'acide, l'exposition forcée au soleil, le séjour prolongé dans les ténèbres ? Alors que l'on en débattait âprement l'un des fonctionnaires, ayant fait taire la foule *prononça*, écrivez-vous, *une brève allocution dans laquelle il souligna la clémence de l'Etat qui se bornait, pour cette fois, à adresser un blâme. Seulement, c'est le dernier avertissement ajouta-t-il en pointant son index en direction du poète.*

Ces mots *c'est le dernier avertissement* vous les avez entendus maintes et maintes fois, Ismaïl.

Alors comment devenir ce que vous êtes ? Comment, avec votre plume pour seule arme, *assumer*, ainsi que l'écrivait Maurice Druon, *la plus haute fonction de l'écrivain, comment faire entendre sous la chape noire de l'oppression, d'abord le murmure, puis la voix distincte et enfin le cri de la liberté ?*

Le cri de la liberté !

Voilà, nous y sommes !

Pour faire entendre le cri de la liberté vous convoquez la fable et les légendes ;vous convoquez Homère dont les récits ont enchanté et bouleversé — je songe à la fin d'Hector — votre jeunesse ; vous convoquez les aèdes et les rhapsodes ; vous convoquez les pleureuses, qui entrecourent leurs sanglots de strophes à la fragile gloire des morts ; vous convoquez Shakespeare et les appels déments du roi Lear.

Soufflez, vents, jusqu'à crever vos joues ! Faites rage.

Soufflez, déluges et trombes, jaillissez...

et, surtout, vous convoquez cet Ogre ressuscité, l'Empire ottoman, qui régna pendant plus d'un demi-millénaire sur l'Albanie, cet Ogre auquel vous demandez de donner le change, puisque vous lui faites tenir sans l'écrire — mais nul ne s'y trompe — le rôle de cet Ogre infiniment plus redoutable en des temps encore proches : l'Union Soviétique, avec sa sanglante trame de millions et de millions de morts.

Le Moyen Age d'une Albanie enkystée dans le Moyen Age de l'Empire ottoman vous a permis de dénoncer les totalitarismes du XXe siècle avec la certitude d'être immédiatement compris d'un peuple que la dictature avait « ghettoisé » mais à qui, en le privant longtemps de liberté, elle avait évité les pollutions du monde moderne et de la civilisation du « fast food ». Par la force, replié sur lui-même, le peuple albanais l'était également sur une histoire qui n'avait jamais quitté sa mémoire, et habitait toujours son âme.

Des Albanais, vous étiez immédiatement compris.

Mais, l'Albanie, combien d'habitants ? Trois millions et, à travers le monde, trois millions encore, parlant une langue difficile, sans rayonnement hors des frontières mais dont vous avez l'orgueil puisque vous affirmez qu'Alexandre le Grand jurait en albanais !

Alors, venons-en au miracle qui a permis à Maurice Druon de déclarer que, *témoin de l'Albanie pour l'Albanie vous étiez devenu universel.*

Vous avez été traduit dans plus de trente langues et, je le dirai mieux dans un instant, la moitié de ces traductions a pour origine le texte français.

Lorsque les Japonais lisent *Avril brisé*, lorsque les Norvégiens lisent *Qui a ramené Doruntine ?*, lorsque les Basques lisent, dans leur langue, *Le pont aux trois arches*, qui imaginera un instant qu'ils se passionnent pour les problèmes de la vie politique albanaise ?

Japonais, Norvégiens, Basques, Italiens, Grecs, Américains, Portugais, Français, Français qui ont été parmi vos premiers lecteurs et qui vous sont fidèles, tous ont, depuis longtemps, appris à décrypter les messages contenus dans vos livres, tous savent que les légendes, les rhapsodes, les pleureuses et la géographie éternelle sont en réalité le matériau de ce grand dessein : la dénonciation grâce à la fable, puisque tout autre moyen vous demeurait interdit, la dénonciation du totalitarisme et des totalitaires.

Lorsque vous écrivez, dans *Le Grand Hiver*, que *l'Europe entière était plongée dans le brouillard, la moitié de l'Asie était dès maintenant couverte de neige et températures et pressions étaient telles qu'elles devaient aider les Cyclones à se mouvoir au cœur des déserts*, le lecteur a immédiatement compris que votre météorologie était politique.

Lorsque, dans *Le Pont aux trois arches*, vous avez cette phrase : *j'eus l'impression que sous ce bain de lune je voyais des plaines entières inondées de sang et des montagnes réduites en cendres. Je voyais des hordes turques qui rabotaient le monde pour y étendre l'espace islamique. Je voyais les feux et leurs cendres, et les restes calcinés des hommes et des chroniques (..). Et, surplombant tout, cette lune entamée, produit des rêveries des steppes stériles. Cette nuit qui s'approche sera longue...*, les lecteurs devinent que la nuit qui s'approche ne sera pas seulement, à partir de 1378, la longue nuit ottomane, mais aussi cette nuit qui allait recouvrir une Albanie farouchement solitaire, privée, en 1978, du grand frère chinois après s'être séparée du maître soviétique.

Ce maître soviétique presque toujours présent derrière le rideau de la fable ou de l'histoire. Votre roman *La commission des fêtes* est, en apparence, le récit de l'invitation à une cérémonie de réconciliation lancée, en 1830, par l'Empire ottoman aux derniers chefs de l'une des nombreuses révoltes albanaises, cérémonie qui, avant même que ne débute le festin, s'acheva par le massacre des naïfs Albanais.

Dissipons les apparences. Comment, mettant en scène le drame de 1830, n'auriez-vous pas songé au drame qui, en 1968, avait foudroyé la Tchécoslovaquie et frappé de stupeur le monde ?

Précédant de trois semaines l'arrestation des dirigeants tchèques, l'invasion du pays par les chars soviétiques, la répression de la révolte de tout un peuple, il y avait eu, à Cierna, le 29 juillet, des toasts bruyants de mauvaise foi et d'hypocrites embrassades au cours d'une

cérémonie de réconciliation préparée, elle aussi, par une *commission des fêtes* dont le Politburo tirait les ficelles !

Apparence encore, apparence toujours dans *Le Palais des rêves*, roman qui vous vaudra cette condamnation publique du successeur d'Enver Hodja : *Le peuple et le Parti vous hissent sur l'Olympe mais si vous ne leur êtes pas fidèle, ils vous précipitent dans l'abîme...* Quel était donc votre crime ? N'aviez-vous pas, comme à l'habitude, pris soin d'inscrire votre roman dans le cadre dépayasant de l'Empire ottoman ? Votre héros, Mark-Alem, ne déambulait-t-il pas dans un Istanbul où ne passaient que des fiacres aux rideaux tirés lorsqu'ils emportaient des courtisanes se rendant à leurs travaux du soir ? Et, pour que le dépaysement soit complet, des rhapsodes n'accompagnaient-ils pas leur chant profond sur leur lahuta à la corde solitaire ?

Certes. Mais, Ismaïl, votre Istanbul rabougri, avouez qu'il ressemble fort au centre modeste de Tirana ! Et votre Palais des rêves, dans sa massive architecture soviétique, ne serait-il pas la copie du siège du redoutable et redouté Comité Central campé au bas du plus grand boulevard de Tirana ? Dans les sous-sols de votre palais... Palais ! ... Un Etat, atteint de la paranoïa du complot, a imaginé d'enfermer rêves après rêves, rêves érotiques, rêves de crises économiques, rêves de coups d'Etat, rêves de grands délires, rêves mutilés, dont l'esprit se souvient mal dans la confusion du réveil, et que les interprètes auront de la peine à décrypter ; oui, d'enfermer les rêves livrés, chaque matin, par un peuple persuadé qu'en se libérant de son subconscient il agissait pour le bien de la patrie ! *Nous entamons ainsi*, écrit Eric Faye, *une visite guidée dans ce laboratoire du pire ou un Etat se met à l'écoute de ses sujets et cherche à capter des signes avant-coureurs de son avenir*. Car il ne s'agit pas du fragile merveilleux des rêves mais bien d'un cauchemar *celui*, poursuit Eric Faye, où *conduit tout pouvoir soucieux DE SAVOIR AVANT, d'anticiper, de guider l'opinion en la canalisant, et cela, de tout temps*.

Allons, Ismaïl, reconnaissez que vous êtes coupable d'imagination débridée ! Qu'un Etat sur la défensive traque les actes, les mots noir sur blanc, les intentions elles-mêmes, cela s'est vu, cela se voit, cela se verra. Mais qu'il rassemble des légions d'archivistes pour classer, des régiments d'interprètes pour analyser les rêves de tout un peuple afin de se saisir des hommes et des femmes qui auront été visités par les rêves jugés les plus dangereux, qu'allez-vous chercher là, et comme l'on conçoit que *Le Palais des rêves* ait été sévèrement condamné par le plénum de l'Union des Ecrivains, réuni en 1982.

Comme l'on conçoit que vous ayiez, une fois encore, côtoyé l'abîme !

Il existe un bon usage de la maladie, Existe-t-il un bon usage de la persécution ? Pour les âmes fortes, sans doute. Le pair de France Victor Hugo n'aurait pas été Hugo sans le coup d'Etat du 2 décembre 1851, sans cet exil de vingt ans qui lui fera dire : *Ma proscription est bonne et j'en remercie le destin*.

L'officier d'artillerie Alexandre Issaievitch Soljenitzyne serait-il devenu Soljenitzyne, sans la saisie, par le contre-espionnage, de lettres suspectes de non-amour pour Staline, sans l'arrestation le 9 février 1945, alors que la guerre est loin d'être terminée, sans le goulag, sans le pavillon des cancéreux à l'hôpital de Tachkent ?

Mais le plus fort succombe s'il n'a auprès de lui un cœur fidèle. A Guernesey, pour Hugo, ce sera Juliette, et Soljenitzyne trouva la paix de l'âme auprès de Matriona. Auprès de vous, Ismaïl, toujours, Hélène dont la sensibilité d'écrivain a été un guide sûr, la fermeté de caractère un soutien au plus creux de la solitude et des abandons.

Auprès de vous, vos deux filles auxquelles, le temps venu des dangereuses confidences, vous direz votre volonté d'évasion.

Mais votre cercle sera, très vite, infiniment plus large que le cercle familial.

Auprès de vous encore, Jusuf Vrioni, votre traducteur. On montre bien de l'ingratitude à l'égard des traducteurs ! Le lecteur effleure leurs noms. Sa mémoire ne les garde pas. Et cependant ! Pour, d'une langue à une autre langue, et, plus encore, d'une civilisation à une autre, faire passer à travers les mots, la houle des sentiments, traduire, sans rien trahir, tous les battements d'un cœur, il faut beaucoup plus qu'un immense labeur, qu'une absolue rigueur, il faut une passion désintéressée et la maîtrise d'un véritable exercice de dédoublement de la personnalité.

Si, plus de la moitié des traductions de l'œuvre d'Ismaïl Kadaré est réalisée à partir du texte français, c'est un hommage à notre langue mais c'est également un hommage à la qualité des traductions de Yusuf Vrioni qui, venu de Tirana, est parmi nous aujourd'hui. Vrioni, dont je veux rappeler, avec l'émotion que l'on doit à ceux qui ont sacrifié leur liberté à la liberté, qu'il fut condamné en 1947 à treize années de travaux forcés comme ennemi du pouvoir, comme *agent de l'étranger*, cet étranger étant la France, cette France qu'il avait aimée et où il avait étudié à Janson de Sailly, à HEC, à la faculté de droit, cette France des poètes dont, en prison, et comme pour ouvrir une fenêtre, il répétait les vers, cette France qu'il aime toujours et dont, par ses traductions de l'œuvre de Kadaré, il assure le rayonnement de la langue.

Près de vous, depuis 1978, date de la publication du *Grand Hiver*, un éditeur, le même, le même pour vingt-trois titres. Et plus... puisque Fayard publie non seulement vos œuvres complètes en français mais également en albanais... ce qui assure à l'éditeur prestige, mais non certes fortune. Nous sommes nombreux, ici, à savoir l'importance d'un éditeur-ami dans la vie de l'écrivain —, à savoir combien comptent sa fidélité à l'œuvre, ses avis, ses encouragements au travail, sa voix, tout simplement, dans les moments de doute.

Mais, pour vous, Ismaïl, qui viviez entouré de suspicion dans ce qui fut l'une des dernières forteresses du totalitarisme, pour vous, plus que pour tout autre, nous devinons combien la forte amitié de Claude Durand à qui vous aviez confié un manuscrit à ne publier qu'en cas d'arrestation ou de mort ; combien sa vigilance et celle de son équipe vous furent — vous sont — précieuses.

Près de vous, des amis anciens et des amis nouveaux.

Des écrivains étrangers et français, des critiques littéraires, des journalistes, et parmi ces journalistes, Colette Deman, ma femme, grâce à qui je vous ai connu mais qui, il y a seize ans, fut la première à laquelle vous avez clairement fait confiance de votre opposition au régime.

Le deuxième colloque international francophone, organisé par l'Association des écrivains de langue française, présidé par Edmond Jouve, et dont les actes sont réunis en un volume de 300 pages ; le prix de la fondation Del Duca, qui donna occasion à Maurice Druon d'un remarquable hommage ; les *Entretiens* avec Eric Faye, parus en 1991, le *Dialogue* avec Alain Bosquet, publié en 1995, permettent de mieux pénétrer dans ce que l'on appelle déjà *l'univers Kadaré*, votre monde intérieur, le mystère de votre écriture, car c'est un grand mystère que celui de l'écriture.

Vous confiant à Alain Bosquet vous nous permettez d'entrer dans ce que vous appelez votre *second calendrier*, ce moment où, le feu allumé, le café bu, enfin écoulé le temps nécessaire à oublier le climat politique, la terreur, les fêtes, vous entrez lentement, et comme à tâtons, dans votre univers. *Alors, dites-vous à Bosquet, devant moi s'étend un autre temps émiétté comme de la poudre de verre, un temps sans direction, préprométhéen, si j'ose dire, qui attend que je lui en impose une. Que je le veuille ou non, des journées entières se passent à me tourmenter de leurs secrets, que je m'efforce de saisir mais qui, juste quand je pense pouvoir m'en approcher, m'échappent. Ce faisant, de manière instinctive, j'apprête mes filtres, mes outils, ou ce que j'appelle ainsi dans la mesure où ils n'ont de nom dans aucune langue. D'autre part, je dois toujours veiller à l'état de la langue : est-ce qu'elle est suffisamment fluide, chaude, maléable, consentante (au moment de la création, la langue ressemble à une femme en pâmoison) ou est-ce qu'elle a perdu de ces qualités et se tient devant vous figée, dans l'attente d'un électrochoc qui lui redonne vie ? Cet éclair peut sortir de votre cerveau, mais tout autant venir du cerveau d'un génie disparu depuis des siècles mais qui vous prête un instant cette décharge divine...*

Eh bien, Ismaïl, la boucle est-elle bouclée ? En apparence. En apparence seulement. Car le plus difficile est peut-être encore devant vous. En accédant à la liberté, à toutes les libertés, à la liberté de pensée, à cette liberté de contestation qui n'a plus guère de prix et de sens lorsqu'elle ne rencontre plus la résistance des interdits et des prisons, en n'étant plus une exception totalitaire, l'Albanie vous inspirera-t-elle avec toujours autant de force, autant de passion ? La dictature effondrée, les souvenirs sanglants de l'Empire ottoman ne servant plus de déguisement à ce sanglant Empire soviétique balayé par l'histoire et, vite, trop vite, sans doute sorti des mémoires, dans quel fonds puiserez-vous désormais ? Quel terreau nourrira-t-il votre inspiration ? C'est la question de demain.

Mais, en lisant *Spiritus*, votre dernier roman, paru depuis quelques jours à peine, nous avons le droit d'être rassurés...

Dans l'essai que vous avez consacré à Eschyle, vous évoquez la lassitude du père de la tragédie grecque réfugié sur les côtes d'Illyrie, à Epidamme, ou, plus loin encore, en Sicile,... Et qu'on ne vienne plus lui parler, écrivez-vous, d'Athènes, ni de la Grèce. Voilà pour Eschyle ! Et qu'on ne vienne plus lui parler de Tirana ni de l'Albanie, à cet Ismaïl Kadaré qui, désormais, voyage librement à travers le monde et s'est fixé à Paris, au cœur battant, au cœur bruyant du Quartier Latin. Allons donc ! Voici l'une des dernières phrases de votre Eschyle : *Ainsi, peut-être donna-t-il libre cours à son dépit mais, en même temps, il sentait au plus profond de lui que la Grèce continuait de peser de tout son poids sur son échine, et il aurait beau écumer de rage, secouer les épaules avec fureur, il ne parviendrait jamais à s'en libérer.. Il porterait la Grèce et la Grèce le porterait.*

Eh bien, Ismaïl, il suffit de changer le nom d'une patrie ! Toujours vous porterez l'Albanie et toujours l'Albanie vous portera...

A la fin de sa vie, Lord Byron, recru de plaisirs mais non de passions, vint dans cette Albanie, qui était alors un pays de précipices et de brigands. On lui fournit une escorte. A la fin du voyage il demanda à celui qui en était le chef ce qui lui agréerait. Il reçut cette réponse : Je ne veux rien, rien que d'être aimé.

Nous vous aimons, Monsieur, et c'est parce que nous vous aimons Ismaïl, et avec vous l'Albanie des montagnes et des légendes, des rhapsodes et des aèdes, des constantes résistances aux occupations successives, l'Albanie des morts et des vivants, entrée, par la magie de votre écriture, dans l'histoire éternelle, que nous vous invitons, ce soir, Monsieur, à prendre place parmi nous.

DISCOURS

de

M. Ismail Kadaré

Associé étranger

Monsieur le Président,

Cher Henri Amouroux,

Mes Chers Confrères,

Je suis bien sûr très honoré de me trouver parmi vous. Je vous remercie pour les propos que vous avez tenus concernant mon pays l'Albanie, et moi-même. Vous avez aussi parlé de la péninsule balkanique et puisque je viens précisément de cette aire tourmentée du globe, j'ai recueilli votre point de vue comme un noble message adressé aux peuples qui la composent.

Aujourd'hui, la brutalité, l'angoisse et l'aveuglement règnent sur les Balkans. Mais, de même que de sombres nuées jaillit souvent la lumière, de ces régions aussi, soyez-en certains, des éléments favorables attendent leur jour pour se manifester. Et l'un des indices qui confortent en moi cette vision d'espoir est l'attachement de ces pays à l'Europe.

Paradoxalement, on constate que plus les Balkaniques se livrent à des actes insensés, autrement dit plus ils s'éloignent de l'Europe, et plus ils l'évoquent avec nostalgie ; certains d'entre eux allant jusqu'à se figurer que, s'ils commettent des crimes, c'est justement pour défendre l'Europe ! En dehors même de ce genre de considérations, l'Europe reste dans leur esprit une référence constante, un espoir, pour ne pas dire un rêve.

Si paradoxal que cela puisse paraître, je pense que c'est bon signe. Un rêve est souvent annonciateur d'un credo, d'un projet.

Dans l'Antiquité, l'un des peuples les plus anciens de la péninsule, les Grecs, voyait dans l'Europe un être mythique. Aujourd'hui encore, si vous prêtez l'oreille aux chants populaires que l'on continue de psalmodier non seulement en Grèce mais chez d'autres peuples balkaniques, notamment celui auquel j'appartiens, vous retrouverez cette même tradition : l'Europe continue d'y être imaginée comme une femme, belle, intelligente, plutôt inaccessible. Et, comme il advient souvent avec de pareilles créatures, elle suscite chez ses adorateurs des sentiments contradictoires : le désir de la conquérir par la douceur, mais aussi, en cas d'échec, celui de la violenter.

Il y a plus d'un siècle que les Balkaniques expriment leur amour de l'Europe de manière passionnée, exacerbée. Ce qui aurait dû être un amour partagé a abouti en fait à un tragique malentendu.

Mais cela est au fond compréhensible. C'est dans cette région du monde qu'a jailli, il y a deux mille cinq cents ans, la flamme de la civilisation européenne. Puis, comme sous l'effet d'une malédiction, à l'époque même où la culture européenne prenait son plein essor, la partie du continent où elle avait été conçue sombra dans des ténèbres qui s'étendirent sur six siècles d'affilée.

Or les peuples, à qui il est arrivé dans leur histoire d'être coupés de l'Europe, ne l'en vénèrent que davantage.

Les Albanais, mes compatriotes, ont perdu l'Europe à deux reprises : la première fois au XV^e siècle, comme tous les autres peuples balkaniques soumis au joug ottoman ; la deuxième, après la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'ils tombèrent sous le joug communiste. Je n'exagère pas en affirmant qu'aujourd'hui, après la chute du communisme, les Albanais vivent encore dans la hantise de se voir coupés de l'Europe une troisième fois. Cette séparation leur serait fatale. Elle équivaldrait pour eux à un arrêt de mort.

Vous qui vivez au cœur de l'Europe, qui en êtes le noyau, il ne vous est guère facile de comprendre le poids de cette angoisse. Vous avez du mal à mesurer l'anxiété des peuples qui vivent aux marches de ce continent et qui, à chaque secousse de l'Histoire, risquent de s'en trouver détachés. Maintenir son pays ancré au continent auquel il se sait et se sent appartenir, telle a été l'aspiration fondamentale, la mission essentielle de la culture albanaise dont vous voulez bien recevoir aujourd'hui un représentant sous cette Coupole, haut lieu symbolique et expression la plus condensée de ce que je viens d'appeler le « noyau de l'Europe ».

Je suis certain que lorsque vous entendez parler d'« Albanais », machinalement, avant même que vous ne vous soyez demandé ce qu'est au juste leur pays, la première image qui vous vient à l'esprit est celle, bouleversante, de milliers de gens cramponnés à des cordages aux flancs d'un navire, et cherchant à s'y hisser. Je ne jetterai par la pierre à celui ou ceux d'entre vous, qui, d'aventure et par mégarde, se seraient attendus à voir un confrère albanaise accéder à cette honorable enceinte non par l'entrée normale, mais justement après avoir escaladé cette coupole...

Si je ne m'en formalise pas, c'est parce que j'ai accepté de partager le destin du peuple auquel j'appartiens, si amer qu'il ait été en général.

Pour en revenir à l'image de ces multitudes accrochées aux flancs des vaisseaux, soyez assurés que, dans l'esprit de ces désespérés, les coques de ces bâtiments étaient précisément marqués du nom de l'Europe. Quarante ans après avoir été séparés d'elle, cette façon d'agir fut le seul moyen qu'ils trouvèrent d'exprimer leur rêve d'Europe, leur douloureux amour pour elle, et, simultanément, leur détermination à la prendre de force.

En invitant un Albanais sous cette Coupole, vous nourrissez l'espoir des meilleurs de ces gens. A leur amour — un amour difficile et, je le répète, souvent maladroitement exprimé — vous répondez non point par l'indifférence ou le mépris, mais par la compréhension.

Et cela n'a rien d'une aumône ! Ces peuples méritent en effet votre attention. L'Antiquité grecque n'est pas seule à devoir vous revenir le plus souvent à l'esprit. D'autres valeurs ont vu le jour dans cette région, y compris à une époque toute récente. Qu'il suffise de rappeler que c'est bien ce même et rude terroir — et, en l'occurrence, le peuple albanaise et aucun autre — qui a fait don à l'humanité présente de cet éminent symbole de charité qu'est mère Térésa.

N'est-ce pas là une raison supplémentaire d'évoquer l'espoir et la compréhension ?

C'est en le rattachant lui aussi à cette notion d'« espoir » que je voudrais rappeler le grand homme que fut Karl Popper, auquel j'ai l'honneur de succéder au sein de cette Académie.

Popper fut non seulement un éminent philosophe, mais aussi un homme qui comprit comme bien peu d'autres son époque, alors même qu'il ne fut pas toujours aussi bien compris d'elle. Et lorsque je dis qu'il comprit son temps, j'entends par là qu'il fut plus sensible que beaucoup d'autres à l'inquiétude des peuples, aux drames qui se sont abattus sur eux au fil de ce siècle cruel dont nous vivons la fin.

Prenant ses distances avec une tradition philosophique négativiste toujours encline à ne voir partout que malheur et désespoir. Karl Popper, bien que profondément conscient de la tragédie que vivait l'humanité, eut le courage de se montrer optimiste jusqu'au bout. Je dis bien « courage », car le désespoir est souvent réputé plus noble que l'espoir, cependant que l'optimisme risque d'être identifié au conformisme, quand ce n'est pas à la mièvrerie.

Cette flamme de l'espérance, cette limpidité et cette sérénité de la pensée qui ne se démentent jamais chez lui, le rapprochent des philosophes antiques, et ce n'est pas un hasard s'il a été plus d'une fois qualifié de « Démocrite de notre temps ».

Comme il advient souvent dans la vie des grands hommes, émaillée d'épisodes singuliers, apparemment banals, mais monumentaux dans leur simplicité — ainsi celui, authentique ou inventé, peu importe, de la pomme de Newton, Popper connut une expérience tout aussi déterminante à l'âge de dix-sept ans. Encore quasi-adolescent, attiré par les idées communistes, il participa à une manifestation qui devait lui tenir lieu d'initiation au sein de ce mouvement. Réprimée dans le sang par la police, cette manifestation se solda en fin de compte par quatre morts et de nombreux blessés. Le soir même, Popper décida de tourner à jamais le dos au communisme.

A première vue, l'évocation de cet épisode pourrait suggérer que Popper prit peur et s'écarta du mouvement alors même que le sang versé aurait dû cimenter encore davantage son engagement. L'explication est tout autre...

Comme il l'a expliqué, le soir même, au cours de la rencontre avec les organisateurs de la manifestation, Popper fut horrifié d'observer que ces derniers, au lieu d'être attristés par la perte de leurs camarades, s'en réjouissaient. C'était la preuve que leur but — qu'ils jugeaient avoir atteint — avait bel et bien été l'effusion de sang.

Souvent, dans la vie, des phénomènes complexes et d'une énorme ampleur sont dévoilés grâce à un signe, une lueur, un geste fortuits. Alors âgé de dix-sept ans, encore dépourvu de toute formation philosophique, Popper découvrit, à travers cet épisode banal, l'essence même de la dictature communiste. Analogie à celle de la dictature nazie qui devait la côtoyer et à celle d'autres dictatures totalitaires qui, hélas, allaient encore se profiler à l'horizon.

Cette essence était claire : pour survivre, ces dictatures réclamaient des victimes. Peu importait de qui fut le sang versé : de leurs adversaires ou de leurs partisans. Il suffisait que ce sang mit le mécanisme en marche.

Pendant près de soixante-dix ans, Karl Popper étudia et suivit pas à pas les totalitarismes nazi et communiste, et cette révélation du temps de sa jeunesse demeura, quant au fond, inchangée.

L'anticonformisme de Karl Popper était profond, authentique, et ne se réduisait en aucun cas à des foudrages d'intellectuels à la mode. Après avoir dénoncé les forfaits du totalitarisme, il eut le courage d'affirmer que la démocratie était, si on en abusait, elle aussi capable de commettre des crimes. Et de nous en rappeler deux imputables à la démocratie grecque : le massacre par Athènes des habitants de l'île de Mélos, et la condamnation à mort de Socrate par un jury de plus de cinq cents membres. Popper nous en signale encore un troisième, demeuré à l'état de projet : la décision d'Athènes de châtier Mytilène ; un navire avait fait voile vers l'île pour y porter le décret de mort, mais, le lendemain, Athènes, repentie, dépêcha un autre bâtiment plus rapide, porteur d'un message annulant sa première décision.

Notons qu'il est rare de voir mentionné dans l'Histoire un pareil repentir. Je reviendrai d'ailleurs tout à l'heure sur ce sujet...

En fait, Popper avait une perception aiguë des carences de la démocratie. Il pensait que l'on ne peut tout lui demander, que l'essentiel qu'il faut en attendre est le transfert du pouvoir sans effusion de sang d'une force politique à une autre. Dans sa simplicité même, cette formulation est magistrale.

Aujourd'hui encore, et pour des foules de gens, ce n'est là encore qu'un beau rêve. Accoutumés à la brutalité et à la violence, nous qui avons vécu dans l'univers communiste et qui, surtout, enfants, avons été allaités par cette dictature, nous continuons à juger de pareilles formules pour le moins extraordinaires. Espérons que les générations qui nous succéderont seront abasourdies par le contraire. Que, pour elles, le transfert du pouvoir avec effusion de sang paraîtra tout aussi absurde que le serait la suite des saisons si elle venait à ne plus obéir aux forces de la nature, mais découlait du sang versé et de la manifestation de la force brutale.

Comme tout anticonformiste authentique, Popper avait assez de retenue pour ne pas faire un jeu de l'anticonformisme. Il acceptait l'Etat minimum : il était contre l'anarchie et l'abus de liberté. A ses yeux, une majorité aussi pouvait étouffer la démocratie. Pour lui, la liberté de l'homme, à la différence de celle des animaux, est une liberté authentique en ce qu'elle est difficile, exigeante, limitée et contrôlée par le droit.

Popper ne redoutait pas la simplicité, ce spectre qui effraie parfois les intellectuels de notre temps. L'optimisme et l'espoir ne lui faisaient pas honte. L'exhortation à ne pas précipiter les peuples dans le désespoir jaillit naturellement de son œuvre.

Cet appel revêt une valeur particulière aujourd'hui où la fraction de l'humanité qui s'est tout juste remise de l'effondrement de l'empire communiste se trouve hébétée, souvent désemparée, moralement brisée.

Ces peuples pris dans un formidable piège que l'Histoire n'a pas encore parfaitement élucidé ont participé ensemble à un drame tout à la fois tragique et grotesque. De même qu'ils ont joué cette pièce ensemble, de même ils doivent s'unir pour en sortir.

Mais je dois ajouter ici que ce drame n'a pas été seulement le leur ; il a revêtu des dimensions planétaires et, d'une façon ou d'une autre, c'est l'humanité entière qui s'est trouvée mêlée à ce que l'on peut appeler la sinistre parenthèse communiste de cette fin de millénaire.

Aucun empire totalitaire sur cette planète n'avait connu une aussi grande extension que le monde communiste. L'Empire romain n'en représenta qu'un cinquième ou un sixième ; l'Empire ottoman fut encore moins étendu ; les dimensions du Troisième Reich ne dépassèrent pas le dixième de celles de ce géant. On n'a pas encore bien étudié l'influence que cette immensité même exerça sur le psychisme des ressortissants de cet empire.

Toute l'aventure humaine s'est déployée dans cette rude arène. Et, comme j'appartiens à l'espèce des écrivains, permettez-moi de clore mon intervention en disant deux mots de mes frères auxquels échet le triste sort de vivre et d'œuvrer dans cet univers absurde.

Peut-être jugera-t-on excessif qu'après avoir évoqué les peuples des Balkans, puis l'univers communiste, j'en vienne, pour terminer, à aborder ce domaine délicat qu'est la littérature. Mais je m'en tiendrai à l'essentiel. Je ne reviendrai pas sur la répression, la censure, l'autocensure : ce n'est pas la première fois que la littérature universelle s'est heurtée à ce genre de fléaux. Le malheur, les interdictions, les obstacles lui sont familiers. Dès ses commencements, la littérature antique eut à affronter le chaos mythologique. Ce chaos était la création de tous et de chacun, valeurs et non-valeurs y étaient confondues. Les auteurs antiques grecs, authentiques princes de l'art, réussirent à soumettre cette nébuleuse trouble et informe. De l'océan de la médiocrité, ils parvinrent à extraire des perles.

L'histoire triplement millénaire de la littérature universelle n'est autre, au fond, que celle de la défense des véritables valeurs contre l'invasion continue de la médiocrité, c'est-à-dire contre les assauts répétés de ce chaos primitif qui ne renonce pas à reprendre en main la littérature universelle.

Voici cent cinquante ans, Schiller, à propos du chœur de la tragédie grecque, a indiqué qu'il était le mur qui protégeait le théâtre de la foule des spectateurs. La littérature a toujours eu besoin de ce mur. Pour terrasser leur ennemie de toujours, la littérature, les Etats se sont employés à abattre précisément cet écran protecteur.

Ils comprirent que la destruction de ce mur défensif était plus efficace que toutes les polices, toutes les prisons, toutes les censures. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, on prépara l'enterrement de la littérature en camouflant son assassinat sous les lauriers et les panégyriques. Des années durant, la propagande communiste, au nom de la démocratisation des arts, appela le peuple à participer en masse à l'œuvre de création littéraire et artistique. Cette campagne atteignit son paroxysme à la fin des années 60 avec les formules de Mao-Tsé-toung selon lesquelles la littérature a besoin non pas de quelques dizaines ou centaines, mais de millions d'écrivains. Plus ouvertement que tout autre, plus ouvertement que le rusé Lénine, plus ouvertement que l'habile Marx, le tyran chinois prononça la sentence de mort frappant la littérature et l'art. Il savait bien qu'un million d'écrivains viendraient bien plus aisément à bout de la littérature qu'un million de policiers !

Ces appels, hélas, suscitèrent parfois l'enthousiasme et les vivats de certains intellectuels, ici même en Occident. Pour nous qui nous trouvions de l'autre côté, il était incompréhensible et affligeant d'apprendre que l'on pouvait applaudir à une politique culturelle qui contraignait

des milliers d'écrivains à renoncer à leur œuvre, qui en parquait des milliers d'autres dans des prisons, des rizières ou des hôpitaux psychiatriques.

Dans leurs efforts pour neutraliser l'art, les Etats totalitaires, tantôt par des méthodes moins directes, tantôt par des procédés plus brutaux, se sont évertués à ramener la culture au chaos primitif ou à faire passer celui-ci pour celle-là.

Par malheur, ce danger, la littérature ne l'a pas définitivement conjuré. Au contraire, les épreuves qu'elle a à subir ne se bornent jamais à certains espaces ni à certains régimes politiques. Tout ce qui la concerne est universel. L'attaque lancée par la médiocrité, l'assaut donné par le chaos primitif se font aujourd'hui sentir partout, à l'Est comme à l'Ouest. Ce que, dans les dernières décennies, on a appelé la « dictature de l'argent » peut se montrer aussi implacable envers la grande littérature et le grand art que le fut hier la machine totalitaire.

Le drame des écrivains est universel. C'est la raison pour laquelle certains d'entre eux, au lieu de s'arroger le droit d'infliger des leçons aux autres, seraient bien inspirés de s'efforcer d'abord de les comprendre. Voilà qui les aiderait sans doute à se comprendre eux-mêmes.

Souvent, des phénomènes qui paraissent complexes de prime abord sont on ne peut plus simples dans leur essence. C'est le cas dans le sujet qui nous occupe : au fil des millénaires, l'humanité a su créer une grande richesse spirituelle. A la différence des réserves de pétrole ou des capacités de production en blé, cette réserve est suffisante pour nourrir tout le genre humain ; elle dépasse même ses besoins. Le problème réside dans le fait que les voies menant à la mise en valeur de ces réserves ne cessent de se rétrécir.

L'humanité actuelle a plus que jamais besoin de nourriture spirituelle. Les écrivains font partie de la brigade appelée à préparer cette nourriture.

De ce point de vue, l'histoire des milliers d'écrivains qui vécurent dans le monde communiste se réduit à cette simple question : quand cette moitié de l'humanité avait faim, quels aliments lui avez-vous servis ?

La réponse est tout aussi simple :

En cette époque de ténèbres, quand autour d'eux tout était dénaturé, obscurci, perverti, ils se sont employés à préparer un peu de nourriture spirituelle à l'intention de leurs compatriotes. Un aliment sain ayant la faculté d'enrayer tant soit peu la dégénérescence et l'intoxication générales.

Et quel ne fut leur émerveillement de constater que cette nourriture qu'ils avaient préparée pour ceux qui partageaient leur sort, fut aussi jugée salubre par d'autres, à l'extérieur, ici même, en Occident.

Vous qui étiez libres, vous avez accepté sans hésiter de vous asseoir à notre pauvre table pour goûter un aliment spirituel qui avait vu le jour dans la servitude.

Cela a été pour nous un motif de grande et profonde satisfaction, le plus précieux témoignage que nous puissions recevoir.

Nous y avons vu aussi une confirmation supplémentaire que la place de la littérature est au-dessus même de la servitude ou de la liberté, qu'elle est unique et universelle, et quelle le restera jusqu'à la fin des temps.